

**Henderson's Boys VII:
L'Ultime Combat**

www.casterman.com

casterman
Cantersteen 47
1000 Bruxelles

Publié en Grande-Bretagne par Hodder Children's Books, sous le titre: *Scorched Earth*
© Robert Muchamore 2012 pour le texte.

ISBN: 978-2-203-06082-1
N° d'édition: L.10EJDN001100.N001

© Casterman 2014 pour l'édition française.
Achevé d'imprimer en août 2014, en Espagne.
Dépôt légal: septembre 2014; D.2014/0053/373
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n°49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Robert Muchamore

L'ULTIME COMBAT

Traduit de l'anglais par Antoine Pinchot

casterman

En ces premiers jours du mois de juin 1944, le Reich de mille ans prophétisé par Adolf Hitler est à l'agonie. À l'Est, l'Union soviétique a reconquis ses territoires, et son armée marche sur l'Allemagne. Débarquées en Sicile moins d'un an plus tôt, les forces américaines ont investi les faubourgs de Rome. En Angleterre, un demi-million d'hommes s'appêtent à prendre d'assaut les côtes normandes.

Si la France demeure sous le joug allemand, un vent de révolte souffle parmi la population. Les groupes de résistance se multiplient. Des milliers de jeunes hommes ont pris le maquis pour se soustraire au Service du travail obligatoire imposé par l'occupant.

Retranchés dans les forêts et les montagnes, vivant dans le plus extrême dénuement, ils ne quittent leurs cachettes que pour procéder à des exécutions et des opérations de sabotage. Menacées sur tous les fronts, les autorités allemandes sont déterminées à tout mettre en œuvre pour les éliminer.

PREMIÈRE PARTIE

5 et 6 juin 1944

CHAPITRE PREMIER

LUNDI 5 JUIN 1944

— Les lundis, ça n'a jamais été mon truc, gémit Paul Clarke en grimaçant de douleur.

Il venait de se tordre la cheville et de glisser sur le dos au bas d'un talus. Son sac lesté de trente kilos d'explosifs avait atténué le choc, mais ses vêtements étaient maculés de boue et ses chaussures gorgées d'eau.

— Jolie cascade, ricana Luc Mayefski.

On aurait difficilement pu imaginer deux adolescents plus dissemblables. Paul, qui n'avait que la peau sur les os et ployait sous son fardeau, éprouvait des difficultés à se redresser. Véritable montagne de muscles, Luc saisit sa main et le remit sur pied sans ciller.

Il se garda d'adresser le moindre reproche à son coéquipier. En tant que membres de l'unité d'infiltration et de sabotage placée sous le commandement de Charles Henderson, ils devaient faire bonne figure devant Michel et Daniel, les deux garçons inexpérimentés qui les accompagnaient.

Michel, dix-huit ans, qui avait pris le maquis neuf mois plus tôt, était maigre et échevelé. Un morceau de fil de fer retenait la semelle de sa chaussure droite. Son père crouissait dans un camp de prisonniers en Allemagne, sa mère dans une geôle de la Gestapo. Âgé de onze ans, son petit

frère Daniel l'avait suivi dans la clandestinité pour échapper à l'orphelinat.

— Comment se fait-il que les explosifs n'aient pas détoné ? souffla ce dernier en s'épongeant le front.

— Le plastic est extrêmement stable, expliqua Paul en posant prudemment le pied pour éprouver l'état de sa cheville. Tu peux le découper et le façonner comme bon te semble. Tant qu'il n'est pas relié à un détonateur, il n'y a rien à craindre.

Luc jeta un coup d'œil à sa boussole puis ouvrit la marche.

Le commando avait déjà parcouru une quinzaine de kilomètres. Paul et Michel commençaient à accuser le coup, mais Daniel faisait preuve d'un courage hors du commun. Un peu plus tôt, avant l'aube, il avait refusé de faire halte malgré le point de côté qui le forçait à marcher plié en deux.

Luc, qui avait reconnu les lieux deux jours plus tôt, ralentit à l'approche de deux branches plantées verticalement dans la terre puis quitta le sentier forestier.

— Vous allez voir, la vue est parfaite, dit-il. Surtout, ne faites pas de bruit. Dans la vallée, le moindre son est amplifié, et nous ne serons pas très loin du poste de garde.

— Rien ne dit que la sentinelle sera en service, ajouta Paul.

Leur progression se trouva ralentie par un sous-bois extrêmement dense. Michel aida son petit frère à enjamber un ruisseau gonflé par la pluie qui n'avait cessé de tomber au cours de la nuit. Lorsqu'ils eurent atteint la berge opposée, il l'embrassa sur le front.

— Je suis très fier de toi, dit-il.

Daniel sourit, puis s'empourpra lorsqu'il réalisa que Paul les observait.

À dix pas de là, Luc s'accroupit, écarta un rideau de branches et se glissa sur une corniche dominant une vallée encaissée traversée de part en part par deux voies de chemin

de fer. Soixante mètres sur la droite, ces dernières s'engouffraient dans un tunnel.

— Cette cible ne peut pas être détruite depuis les airs, chuchota Luc en sortant de son étui une paire de jumelles de marque Zeiss.

D'un revers de manche, il chassa la condensation qui s'était formée sur les lentilles, braqua le dispositif sur le poste de garde situé près de l'entrée du tunnel et constata qu'il était inoccupé.

— On a du bol, lâcha-t-il. Pas de Boches à l'horizon.

La voie ferrée reliait Paris à Calais, à la Belgique et au nord de l'Allemagne. Des guérites avaient été bâties à proximité des points stratégiques, comme les ponts et les tunnels, mais les troupes d'occupation étaient désormais si clairsemées qu'un bon nombre de ces postes de sécurité demeuraient inoccupés.

— Chouettes jumelles, dit Paul. Où tu les as trouvées ?

— Ce sont des Ostruppen¹ qui me les ont refourguées, expliqua Luc. Ces gars-là seraient prêts à changer d'uniforme pour une bouteille de gnôle.

Il jeta un œil à sa montre.

— S'il y a un garde de l'autre côté du tunnel, on le prendra à revers. Notre cible devrait se pointer à sept heures du matin, si elle échappe aux frappes aériennes et autres actes de sabotage. Ça nous laisse une demi-heure pour placer les explosifs le long du tunnel et nous mettre en position.

Paul recula dans le sous-bois, posa son sac et en sortit les deux musettes en toile de jute qui contenaient les pains

1. Soldats de l'armée allemande recrutés dans les pays occupés, comme la Russie, l'Ukraine ou la Pologne. La plupart s'étaient portés volontaires pour éviter de mourir de faim dans les camps de travail. Les Ostruppen étaient généralement chargés de tâches ingrates et subalternes, comme le nettoyage des latrines, l'enterrement des corps et le service des officiers.

de plastic reliés par du cordon détonant, à la façon d'une guirlande de Noël.

Il se tourna vers Luc et Michel.

— Rappelez-vous ce qu'a dit Henderson. Il faut piéger en priorité l'entrée du tunnel. C'est la partie la plus vulnérable.

Michel et Luc se saisirent des sacs de Paul.

— Prêts à tout faire péter ? lança joyeusement ce dernier. Luc remit les jumelles à Daniel.

— Gare à tes dents si tu les casses, menaçait-il.

Conformément à la stratégie établie lors de la phase de préparation de la mission, Luc et Michel devaient dévaler les marches taillées dans la falaise, progresser jusqu'au tunnel, dérouler la chaîne d'explosifs sur trois cents mètres puis battre en retraite afin de procéder à la mise à feu.

Pendant ce temps, Paul et Daniel se déplaceraient jusqu'à une colline boisée dominant le tunnel. Une fois en position, ils identifieraient leur cible : un convoi de marchandises de six cents mètres de long transportant vingt chars Tiger II, des dizaines de canons d'artillerie de 88 mm et suffisamment de pièces de rechange pour assurer la bonne marche du 108^e bataillon de panzers pendant plusieurs semaines.

Tout en cheminant sur le sentier menant à leur poste d'observation, Paul et Daniel dévorèrent du pain, du fromage et des pommes avant de partager une gourde de lait.

À l'approche de leur objectif, ils virent un train de passagers déboucher du tunnel et filer en direction du sud. Quelques secondes plus tard, des volutes de fumée noire jaillirent des deux extrémités du boyau.

— J'espère qu'ils n'ont pas été asphyxiés, s'étrangla Daniel.

— Ils connaissent la procédure. Il suffit de se tenir accroupi et de placer un linge humide sur son visage, le rassura Paul. Ce n'est pas une partie de plaisir, mais il n'y a rien à craindre, je t'assure.

À cet instant, Daniel remarqua une croix formée de deux branches posée sur le bas-côté, un repère placé par Luc lors de sa mission de reconnaissance.

Daniel n'avait pas été enrôlé pour faire de la figuration. Durant son enfance à Paris, il avait gagné une réputation de tête brûlée. Par défi, il y avait passé le plus clair de son temps à sauter de toit en toit et à escalader les piles de pont, autant d'exploits qui lui avaient valu une belle collection de fractures. Lorsqu'il avait rejoint le maquis, son extraordinaire capacité à grimper aux arbres lui avait permis de tenir le rôle de guetteur.

— Prends mon sac, lança-t-il à l'adresse de son coéquipier avant d'ôter ses chaussures, son pantalon et sa veste, ne conservant que son caleçon, son maillot de corps et les jumelles de Luc suspendues autour de son cou.

Aux yeux de Paul, Daniel ressemblait davantage à un chimpanzé qu'à un être humain lorsqu'il entama l'ascension de l'arbre le plus proche.

— Fais gaffe, lança-t-il lorsque le garçon disparut dans le feuillage.

Paul sortit de son sac les grenades au phosphore qui lui serviraient à alerter Luc et Michel à l'instant où Daniel apercevrait la cible.

Perché à vingt mètres du sol, ce dernier s'assit à califourchon sur une branche.

— C'est plutôt glissant par ici, mais la vue est idéale, lança-t-il.

CHAPITRE DEUX

Panier d'osier sous le bras, Édith Mercier foulait les pavés de la rue Desgroux rendus glissants par une récente averse. En cette heure matinale, elle n'avait jusqu'alors croisé qu'un facteur qui débutait sa tournée en centre-ville de Beauvais.

Les bombes larguées par les avions alliés en 1943 avaient achevé le travail de destruction entamé par la Luftwaffe trois ans plus tôt. La moitié des bâtiments du quartier avaient été détruits. La façade de l'hôtel de ville était zébrée de larges brèches et ses flancs étaient soutenus par des étais. Un auvent en filet de camouflage et des murets constitués de sacs de sable formaient un sas devant l'entrée de l'édifice. Pourtant, on continuait à y célébrer des mariages et à y délivrer des documents officiels, comme si de rien n'était.

Le deuxième et dernier étage était occupé par les administrateurs allemands de la ville. Au-dessus du fronton, un drapeau nazi détrempé pendouillait lamentablement sur sa hampe. Édith jeta un bref coup d'œil à la sentinelle chargée de surveiller l'entrée, s'administra volontairement un croc-en-jambe, poussa un cri perçant puis s'étala de tout son long. Elle lâcha son panier, et des dizaines d'oignons roulèrent sur le trottoir.

Contre toute attente, le garde n'était nullement disposé à quitter la chaise longue de fortune constituée de deux sacs de sable sur laquelle il était étendu. Seuls un bombardement ou l'apparition d'un officier supérieur brandissant la

menace d'un passage en cour martiale semblaient pouvoir le tirer de sa léthargie.

Édith, qui avait longuement répété cette chute dans la forêt de façon à offrir un spectacle réaliste, était ulcérée.

— Oh, mon dos... gémit-elle. Auriez-vous la gentillesse de m'aider à me relever, s'il vous plaît ?

Le jeune soldat ne mordit pas à l'hameçon. Elle remit le panier d'aplomb et entreprit de ramasser son contenu en se déplaçant à quatre pattes.

— Vous n'êtes vraiment pas très courtois, lança-t-elle en s'emparant de l'oignon le plus proche de la sentinelle.

Le garde haussa un sourcil et posa son livre sur ses genoux. À l'ombre de l'auvent, il lui semblait plutôt séduisant, et il n'avait pas plus de vingt ans. Édith trouvait cela fort étrange : d'ordinaire, l'armée allemande envoyait ses jeunes recrues au combat et laissait ses vétérans occuper les fonctions subalternes, à l'écart du front.

Soudain, le soldat se pencha en avant, exposant à la lumière du jour une joue et une main gauche horriblement mutilées.

Il esquissa un sourire, puis s'exprima dans un français irréprochable.

— Et qu'est-ce qui me dit que je n'ai pas affaire à une petite espionne chargée de me distraire ? Et si l'un de ces oignons m'explosait au visage au moment où je le ramassais ?

Édith se redressa d'un bond.

— Ai-je une tête à semer des oignons explosifs ? répliqua-t-elle, les mains posées sur les hanches.

— Je ne sais pas. À vrai dire, je n'ai jamais rencontré d'espionne.

À l'évidence, le jeune homme, assommé d'ennui, était désireux d'entamer la conversation.

— Qu'est-il arrivé à votre main ? demanda Édith.

— Oh, ça ? C'est un souvenir du front.

— Vous n'aimez pas en parler, c'est ça ?

— J'ai vu bien pire, quand j'étais au combat. Finalement, je ne m'en suis pas si mal tiré. Et comme je ne peux plus tenir un fusil, les ennuis sont derrière moi.

Sur ces mots, il posa la semelle d'une botte sur un oignon, recula vivement le talon afin de lui imprimer un mouvement de rotation, le fit voltiger d'un pied à l'autre, jonglant avec expertise, puis le saisit dans sa main valide.

— Vous jouez au football ? sourit Édith.

L'homme hocha la tête.

— Avant de m'engager, dans l'équipe de mon usine.

— Vous voulez dire que vous vous êtes porté volontaire ?

L'Allemand haussa les épaules puis exhiba sa main mutilée.

— Ce n'est pas la décision la plus sensée que j'aie prise, mais de toute façon, j'aurais tôt ou tard été rattrapé par la conscription.



Tandis que le garde se concentrait sur son exercice de jonglage, l'agent PT Bivott, dix-huit ans, s'était engouffré dans la ruelle qui séparait l'aile droite de l'hôtel de ville du bâtiment gravement endommagé qui abritait avant guerre la plus grande quincaillerie de Beauvais.

Jean Leclerc, instituteur âgé d'une cinquantaine d'années, le suivait de près. Après avoir enjambé une montagne de gravats, ils s'immobilisèrent devant la petite porte à la peinture écaillée menant à la cave de la mairie. PT sortit de la poche de son pantalon une copie de clé sommairement usinée à la main qui résista longuement avant de faire céder la serrure.

— Ne traînons pas, dit-il. Il nous reste moins d'une demi-heure avant l'arrivée des employés.

Les deux complices dévalèrent une volée de marches. Une puissante odeur d'urine et de renfermé leur sauta aux narines. Jean brandit une lampe électrique et s'engagea dans le couloir obscur qui courait sous la salle des mariages.

— C'est là-haut que j'ai épousé ma seconde femme, ricana-t-il en pointant un doigt vers le plafond.

PT poussa une porte, gravit un escalier étroit et déboucha dans le hall d'entrée de l'hôtel de ville. Jean sur les talons, il se précipita vers les marches tapissées de velours rouge menant aux services administratifs, grimpa jusqu'au deuxième étage et déboucha sur le couloir qui desservait les locaux du personnel.

— Salle F, sur la gauche, dit son coéquipier.

Trouvant la porte entrouverte, PT entra dans la pièce. Aussitôt, un mouvement aperçu du coin de l'œil le fit battre en retraite dans le couloir.

— Merde, il y a quelqu'un, lâcha-t-il en sortant un pistolet équipé d'un silencieux de son étui d'épaule.

Il ferma les yeux, prit une profonde inspiration puis déboula dans le bureau, l'arme braquée à hauteur du visage. Il ne vit pas âme qui vive.

Soudain, un énorme chat roux jaillit de l'espace étroit qui séparait deux armoires de classement puis détala dans le couloir.

— Contrairement à nous, on dirait que ce greffier mange à sa faim, s'esclaffa Jean.

PT rengaina son arme puis se dirigea vers l'un des trois bureaux alignés contre l'une des cloisons. Il ouvrit le tiroir central, passa une main sous le fond et décolla deux clés retenues par un morceau de ruban adhésif.

— Votre amie a tenu parole, dit-il.

— Je n'en ai jamais douté. Je la connais depuis trente ans. J'ai eu ses trois fils pour élèves.

Ils se ruèrent dans le couloir et entrèrent dans la salle 2B. Beaucoup plus vaste, elle disposait de cinq bureaux placés derrière un comptoir de bois et d'une zone d'attente rassemblant six chaises dépareillées. Les dispositions réglementaires mises en place par l'occupant étaient affichées sur un panneau de liège, des horaires de couvre-feu aux modalités de délivrance des tickets de rationnement. Un écriteau rappelait aux citoyens de Beauvais que toute assistance portée aux groupes de terroristes et de saboteurs serait punie de mort.

Jean et PT se glissèrent derrière le comptoir puis se dirigèrent vers un large coffre-fort encastré dans le mur, à l'extrémité opposée de la pièce.

Les clés, placées dans des serrures séparées de trois mètres, devaient être tournées simultanément. Jean lança le décompte.

— Trois, deux, un... zéro.

Un claquement sec se fit entendre, puis PT tira la lourde porte du coffre. Il découvrit des rayonnages où étaient entreposés des cartes d'identité, des laissez-passer et des certificats de naissance vierges, mais il n'avait d'yeux que pour une haute pile de cartes de rationnement jaune citron.

— Magnifique, dit-il avant d'entasser les documents dans sa sacoche.

Jean rafla les sceaux officiels et les tampons encreurs qui se trouvaient sur les bureaux.

— Il ne me reste plus qu'à trouver l'encre au radium pour les cartes d'identité, dit-il en plaçant son butin dans une musette.

À l'instant où PT franchit le comptoir, trois cartes de tabac violettes tombèrent de sa sacoche. Lorsqu'il se pencha pour les ramasser, un coup de feu retentit.

Il passa la tête dans le couloir et vit le chat détalé dans sa direction, traînant la moitié de ses entrailles dans son

sillage. L'individu qui avait fait feu sur l'animal apparut à son tour. Il était vêtu d'une veste bleu marine et coiffé d'un béret noir incliné sur le côté gauche.

— La Milice², cria PT tandis que le chat rendait son dernier souffle dans un renforcement du couloir. Bordel, vous aviez dit que cette femme était fiable.

Selon le plan établi, ils devaient quitter le bâtiment grâce à une échelle télescopique mise à leur disposition dans les toilettes des femmes. Mais s'ils avaient été trahis, se trouverait-elle à l'endroit prévu ?

PT ouvrit le feu sur le milicien, qui bascula en arrière et disparut de son champ de vision. Des cris et des bruits de pas précipités se firent entendre dans l'escalier, signe que sa victime était accompagnée d'un détachement.

Jean brandit un revolver de service datant de la Grande Guerre et remit son sac à PT.

— Cours, tu es plus rapide que moi, dit-il. Je vais tâcher de les retenir aussi longtemps que possible.

Jean lâcha plusieurs balles au jugé. PT sprinta vers les toilettes, ouvrit la porte d'un coup de pied et trouva l'échelle à l'endroit convenu.

— Jean, la voie est libre ! dit-il en ouvrant la fenêtre donnant sur la ruelle.

Armée d'un pistolet-mitrailleur Sten, Édith était postée trois mètres plus bas.

— C'était quoi, ces coups de feu ? demanda-t-elle.

PT plaça l'échelle dans le vide puis la déploya en ôtant les goupilles qui en maintenaient les trois sections.

Lorsqu'il eut dévalé les échelons, il leva les yeux vers le deuxième étage, redoutant que son complice ne soit tombé

2. Organisation paramilitaire mise en place en 1943 par le gouvernement de Vichy, la Milice était exclusivement composée de volontaires français. Associée à la Gestapo, elle traquait avec la plus extrême brutalité les juifs, les opposants politiques, les résistants et les réfractaires au Service du travail obligatoire.

aux mains de l'ennemi. Quelques instants plus tard, l'instituteur enjamba le rebord de fenêtre et se laissa glisser jusqu'au sol avec une agilité surprenante.

— J'ai descendu deux de ces salopards, dit-il en faisant basculer l'échelle afin que nul ne puisse se lancer à leur poursuite.

Ils filèrent dans l'allée jonchée de briques et de tuiles brisées. En jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Édith aperçut une silhouette penchée à la fenêtre des toilettes. Elle épaula sa mitraillette, lâcha une rafale, forçant sa cible à se mettre à couvert, puis le trio hâta le pas.

— Je croyais que vous connaissiez votre contact depuis trente ans, lança PT à l'adresse de Jean.

Au bout de la ruelle, ils débouchèrent dans une artère plus large. Après s'être assuré que les miliciens ne les avaient pas encore pris en chasse, PT désigna le muret derrière lequel, la nuit précédente, il avait dissimulé trois bicyclettes.

— Je n'exclus pas que nous ayons été trahis, mais je suis certain qu'elle est hors de cause, répondit Jean en enfourchant l'un des vélos. Si elle avait joué double jeu, elle aurait informé l'ennemi que nous comptions emprunter une échelle et ils nous auraient tendu une embuscade à l'extérieur.

— En tout cas, grogna Édith, le jour où je tomberai sur celui qui nous a balancés, je vous garantis que je ne ferai pas de quartier.

CHAPITRE TROIS

— Daniel, qu'est-ce que tu fiches ? cria Paul. J'entends le train. Est-ce que tu le vois ?

Il patienta quelques secondes puis, surpris de ne pas recevoir de réponse, renouvela son appel.

— Daniel ?

Perché vingt mètres plus haut, Daniel, qui s'était brièvement assoupi, ouvrit les yeux. Brutalement ramené à la réalité, il considéra la branche sur laquelle il était assis et réalisa avec effroi que ce moment de faiblesse aurait pu lui coûter la vie. Sa bouche était sèche et sa vue troublée par la fatigue.

— Oui, bien sûr que je le vois, lança-t-il, conscient que sa réputation de guetteur était en jeu. Je ne suis pas aveugle.

Un convoi de marchandises avait traversé la vallée quelques minutes plus tôt, semant la confusion dans l'esprit des deux maquisards.

— Cette fois, c'est le bon, confirma Daniel. Tu peux donner le signal.

Paul sortit la grenade de sa poche.

— Tu es certain ?

— À cent pour cent. Je vois deux locos, des tanks bâchés et un canon antiaérien monté sur une plateforme en queue de convoi.

— Parfait, dit Paul. Bouche-toi les oreilles.

De crainte que la grenade ne rebondisse contre un tronc, il ôta la goupille, visa attentivement entre deux arbres, lança

l'engin en cloche au-dessus des buissons et s'accroupit derrière une souche.

— Attends une seconde ! cria Daniel.

La grenade dévala la pente abrupte avant d'exploser, projetant du phosphore blanc dans toutes les directions. Lorsque Paul se redressa, il vit les jambes de Daniel se balancer moins d'un mètre au-dessus de sa tête.

— Il y a un autre train, dit le petit garçon en se laissant tomber au sol.

— Un deuxième ? répéta Daniel.

— Oui, je te dis. Il roule en sens inverse vers l'autre extrémité du tunnel.

— Civil ou militaire ?

— Huit wagons de passagers.

— Bon Dieu, tu crois qu'il va entrer dans le tunnel avant le convoi allemand ?

Paul était terrifié à l'idée que des voyageurs perdent la vie lors de l'opération. Le réseau ferroviaire et le matériel de la SNCF ayant été mis à mal par les frappes aériennes et les actes de sabotage menés par les maquisards, les rares trains en circulation étaient bondés.

Tandis que Daniel laçait ses chaussures, Paul estima la distance qui les séparait de la voie ferrée.

— Je doute que nous ayons une chance d'atteindre les rails avant qu'il n'entre dans le tunnel. Et même si nous y arrivions, comment pourrait-on l'arrêter ?

— Pas moyen de rejoindre Luc et Michel avant qu'ils n'actionnent les détonateurs ?

— Nous ne savons même pas précisément où ils sont postés.

Paul savait que la mission, selon les termes employés par l'état-major, consistait à « tout mettre en œuvre pour arrêter le convoi militaire ». Luc, qui avait été placé à la tête du commando, ne faisait pas dans le sentiment. Il appliquerait

ces consignes sans prendre en compte les éventuelles pertes civiles.

— Il doit bien y avoir quatre-vingts passagers par wagon, fit observer Daniel, ce qui nous fait un total de...

— On ne peut rien y faire, l'interrompit Paul. Il ne reste qu'à se mettre à l'abri et à espérer que les pertes ne seront pas trop lourdes.



Des bouchons de cire enfoncés dans les oreilles, Luc et Michel étaient accroupis derrière un tronc d'arbre, sur une saillie rocheuse, à une cinquantaine de mètres de l'embouchure opposée du tunnel. En dépit des deux puissantes locomotives à vapeur qui tractaient le convoi militaire, sa vitesse n'excédait pas vingt kilomètres-heure.

Compte tenu de leur position, ils ne pouvaient pas voir le train de passagers qui filait en sens inverse. Luc se réjouissait par avance de nuire durablement au fonctionnement d'un bataillon de panzers et de démolir un tunnel essentiel aux mouvements stratégiques de l'armée allemande.

Les charges placées sur la voie auraient suffi à faire dérailler le convoi, mais seuls l'onde de choc et l'incendie provoqués par une explosion dans un lieu clos pouvaient avoir raison des engins blindés. Dès que les motrices s'engagèrent dans le tunnel, Luc saisit les deux fils de cuivre aux extrémités dénudées du dispositif de mise à feu. Ses mains se mirent à trembler légèrement. Il pensa aux innombrables chocs encaissés par les détonateurs au cours de la marche nocturne du commando et aux conditions de mise en place des pains de plastic, dans une galerie obscure, humide et saturée de suie. Si un seul maillon de la chaîne d'explosifs était défaillant, l'opération se solderait par un échec.

— Baisse-toi, cria Luc à l'adresse de son camarade. Garde la bouche ouverte si tu ne veux pas que l'onde de choc te déchire les tympans.

Lorsque le seizième char bâché se fut engouffré dans le tunnel, Luc plaça les fils électriques en contact, faisant jaillir quelques étincelles, puis s'allongea à plat ventre.

Une seconde plus tard, le sol se mit à trembler. Le souffle de l'explosion arracha les feuilles des arbres alentour. Un effroyable fracas métallique se fit entendre. Luc, qui redoutait que la corniche ne se détache, commit l'erreur de lever la tête au moment où une gigantesque boule de feu jaillissait de la galerie. Un vent brûlant lui fouetta le visage.

Les wagons qui ne s'étaient pas encore engagés dans le tunnel quittèrent les rails et se placèrent en accordéon dans un sinistre concert de grincements. Une pluie d'oiseaux tués net par l'onde de choc s'abattit sur la vallée.

— Je crois qu'on aurait dû se poster un petit peu plus loin ! lança Luc.

À cet instant, la langue de feu atteignit un wagon chargé d'obus, déclenchant une série d'explosions en chaîne. Des milliers de shrapnels chauffés à blanc fendirent les airs, taillant en pièces les buissons et étendant l'incendie aux pentes abruptes qui encadraient la cuvette.

Constatant que Michel restait pétrifié, Luc le saisit par la main et l'entraîna vers le sommet de la colline. Moins de vingt mètres devant eux, un essieu percuta un tronc d'arbre, le coupant net un mètre au-dessus des racines.

— Dégage de là ! Il va nous tomber sur la poire !

Cette fois, Michel ne se fit pas prier. Il prit ses jambes à son cou et détala sur le sentier menant à l'endroit où ils s'étaient séparés de Paul et de Daniel, une heure et demie plus tôt.

— On l'a fait ! s'exclama-t-il, tout sourire, en ôtant ses bouchons de cire.

Luc, qui s'efforçait de maîtriser son rythme cardiaque, se contenta de hocher la tête. Au loin, les wagons qui avaient déraillé se déversaient de leur chargement, produisant un vacarme infernal. De temps à autre, on entendait détoner des munitions de petit calibre.

— Il pourrait y avoir des survivants à l'arrière du convoi, dit-il. Il vaudrait mieux que nous...

Avant qu'il n'ait pu achever cette phrase, un tremblement de moindre importance ébranla le sol, puis un grondement retentit.

— Qu'est-ce que c'était ? s'étonna Michel. Un autre train ?

Aussitôt, Luc se remit en route. S'agissait-il d'un phénomène d'écho ou du son produit par un wagon qui, ayant brisé son attelage, avait poursuivi sa course avant de heurter un obstacle à la sortie du tunnel ?

Il poursuivit sa progression au pas de course, distança rapidement son camarade et déboucha sur un chemin plus large. À flanc de colline, à une trentaine de mètres de sa position, il aperçut deux petits disques de lumière.

— Paul ? lança-t-il.

— Luc ? répondit une voix.

Luc lâcha un soupir de soulagement, fila dans les fourrés et arracha les jumelles des mains de son coéquipier.

— Je t'avais dit de faire gaffe aux reflets, grogna-t-il. Qu'est-ce qui s'est passé, en bas ?

— J'ai lancé la grenade une seconde avant que Daniel n'aperçoive un train qui roulait dans l'autre sens, expliqua Paul. Le mécano a dû actionner les freins après l'explosion, mais il n'a pas eu le temps de s'arrêter.

Luc chaussa les jumelles et scruta le fond de la vallée. La locomotive et les deux premières voitures de passagers avaient disparu dans le tunnel. Les deux suivantes, qui s'étaient encastrées l'une dans l'autre, étaient livrées au brasier, mais le mécanicien, grâce à sa manœuvre d'urgence,

avait sauvé de nombreuses vies en queue de convoi. Les wagons avaient déraillé sans se renverser.

— Je vois beaucoup de soldats allemands, mais aussi un grand nombre de civils, dit Luc en observant un homme qui vomissait sur le ballast.

La majorité des passagers qui titubaient le long de la voie ferrée étaient commotionnés mais indemnes. Les plus valides avaient déjà entrepris l'évacuation des blessés graves.

Lorsque Michel rejoignit ses coéquipiers, Daniel se jeta dans ses bras, tenta vainement d'articuler un mot puis, submergé par l'émotion, fondit en sanglots.

— Eh, ne pleure pas, dit Michel en frottant affectueusement le dos de son frère. Je suis très fier de toi.

Luc baissa ses jumelles et lâcha un soupir agacé.

— Daniel, nous ne pouvions pas savoir, dit Paul. Pense à toutes les victimes qu'auraient causées ces chars...

— Je sais bien, dit le petit garçon en se frottant les yeux. Mais quand je vois ces pauvres gens, en bas...

— Vu le nombre de soldats qui voyageaient à bord de ce train, je parie que ceux qui en ont réchappé ne vont pas tarder à lancer des recherches, avertit Luc.

Il se tourna vers Daniel.

— Il faut qu'on se tire. Tu peux rester ici si ça te chante, mais quand les nazis t'auront capturé, ils te donneront une bonne raison de pleurer.

Paul fusilla son coéquipier du regard.

— Allez, en route, dit-il en ébouriffant les cheveux du petit garçon. Tu verras, quand nous serons de retour au campement, tu seras accueilli en héros.